

### A la mémoire de M. l'abbé Beaujon, curé de Nueil (1928-1949)

Le lundi 3 décembre, une quarantaine de prêtres parmi lesquels M. l'Archiprêtre de Saumur et M. le Doyen de Vihiers, suivis d'une foule immense de paroissiens, accompagnaient à sa dernière demeure la dépouille mortelle de l'abbé Albert Beaujon, curé de Nueil, décédé presque subitement en son presbytère, le vendredi précédent.

Né aux Tuffeaux en 1883, d'une chrétienne famille de marins, apparentée à Mgr Baudriller, le jeune Albert ne tarda pas à suivre la trace de son aîné Adrien, mort, il y a quelques années, curé de Marcé. Comme lui, il entra à Mongazon, puis, sans hésitation, au Grand Séminaire. Ordonné prêtre en 1906, il fut d'abord professeur à Baugé, et, bientôt après, vicaire à Trélazé, puis à Saint-Pierre de Cholet. Enfin, au mois de juin 1928, il recevait sa nomination à la cure de Nueil, où il devait rester plus de vingt et un ans.

M. Beaujon ! Quels sont parmi les confrères, parmi les plus de 50 ans tout au moins, ceux qui ne le connaissaient pas, au moins de réputation ? Comment le définir ? Comme presque tout le monde, il a été discuté, certains même l'ont... redouté, pourtant et en définitive, quand on le connaissait bien, on ne pouvait s'empêcher de l'apprécier, sinon même de l'aimer. Entre nous, nous disions de lui : c'est un type, et, de fait, il était bien le type représentatif — au physique comme au moral — du Saumurois auquel « on n'en conte pas », tour à tour « bonhomme » et finaud, tantôt réjoui et tantôt bougon. Corpulent et solidement planté, avec sa face hilare au teint vermeil, ses yeux bleus et pétillants de « malice », son langage pittoresque, son parler haut et traînant, aux inflexions chantantes, il se « posait là » et nulle part, il ne pouvait passer inaperçu. À l'aise partout, principalement dans nos réunions, il ne tardait pas à tenir le dé dans la conversation. Sa façon de s'exprimer était intarissable. C'était un merveilleux narrateur, et bien qu'ayant parfois un goût de réchauffé, ses nombreuses « histoires » étaient toujours écoutées par la « tablée » avec un intérêt renouvelé, car il était rare que quelque variante ou fioriture savoureuse ne vint en agrémenter la « nième » édition.

Toutefois, M. Beaujon n'était pas seulement le Saumurois jovial et le causeur plein de verve, le confrère gentiment taquin, que tous ceux qui le rencontraient étaient à même d'apprécier, il était le curé de Nueil, et bien entendu, c'est à ce titre qu'au lendemain de sa mort il doit surtout nous intéresser.

« Je suis curé, je suis curé de Nueil. » Lui-même, du reste, aimait à le dire — et même à le redire — surtout à ceux qui étaient tentés d'oublier cette double vérité. Lui certes ne l'oubliait pas. Curé, c'est-à-dire, en premier lieu, chef de la paroisse, et tout de suite, il se hâta de l'être et de le paraître. « Monsieur le Curé, vous faites peur au monde » lui dit quelques jours après son installation un brave et bon paroissien, au franc parler. Assurément, entre le prédécesseur, l'aimable et souriant M. Hervé, toujours en quête d'un coup de chapeau à donner, et le nouveau pasteur qui s'avancait l'air plutôt fermé, le regard inquisiteur, saluant à peine les passants, le contraste était frappant, et la réflexion ingénue du paroissien était très naturelle. « Je suis curé, donc je suis le chef. » Collaborateurs et collaboratrices ne tardèrent pas à s'en apercevoir, en sentant peser sur leurs faits et gestes cet œil du maître auquel rien n'échappait — regard pas